

PRÉFACE

L'ÉTANG DE FEU BRÛLE TOUJOURS

A la suite de ce qu'il est convenu d'appeler "l'aménagement du littoral", à partir de 1963, Pierre Bosc, alors jeune journaliste de presse et de télévision, fut de ceux, pas très nombreux, qui entendirent protester contre le saccage du pays des étangs pour implanter une prétendue "nouvelle Floride" entre le delta du Rhône et le pays catalan. Je fus de ceux-là. Ainsi naquit entre nous une amitié solide que les ans n'ont pas entamée, pas plus qu'ils n'ont affaibli les convictions qui nous avaient réunis.

Que pouvait-on contre le centralisme jacobin de l'époque, l'arrogance des "je sais-tout" sortis des (très) grandes écoles, l'appétit boulimique des bétonneurs et des affairistes, l'ignorance et l'indifférence coupables des autochtones envers des marais que leur solitude et leur poésie ne pouvaient suffire à défendre ?

Au diable la poésie quand on fait miroiter à l'horizon le miracle contre les vicissitudes de l'agriculture et de la pêche !

Au diable la solitude quand on prétend attirer des masses qui se complaisent dans le bruit et que le silence effraie, et qui se donnent pour un temps, le temps de l'été, au seul culte du soleil !

Avec l'arme unique qui est la sienne, l'écriture, l'écrivain entend quand même exprimer sa différence et tenter de séparer ce qu'il croit être le bon grain de l'ivraie. Ainsi Pierre Bosc écrira Malaïgue ou l'étang de feu qui paraîtra en 1980, chez Denoël.

Un livre fort que ce roman d'amour non pas seulement pour une femme mais pour une terre aux prises dans un combat, ô combien inégal, avec les blindés du temps de paix que sont de nos jours les bulldozers et les pelles mécaniques ; ce roman écrit dans un style où l'image est reine, à la fois vigoureux et chaleureux d'où toute pleurnicherie et tout sentimentalisme folklorique sont proscrits, où est toujours présent le désir de préserver notre Sud avec sa qualité de vie qu'il n'y avait aucune raison de supprimer, bien au contraire quand on voit ce qui a été mis à la place !

Comme bien d'autres villages bâtis dans et autour des marais qui s'étendent du delta du Rhône à la côte Vermeille, le long de ce golfe des Lagunes - transformé curieusement en golfe du Lion - Gellone vivait entre le ciel et l'eau, sous une profusion de soleil, d'une vie difficile certes, mais libre, dans un microcosme éloigné de ce qu'il est convenu d'appeler la civilisation. Sans doute ses habitants, essentiellement pêcheurs, se plaignaient de leur sort même s'ils savaient qu'ils ne deviendraient jamais riches. Mais ce sort, ces hommes et ces femmes à qui l'auteur donne volontiers des prénoms bibliques, (dus à une forte implantation juive et protestante dans le Bas-Languedoc, qui sait ?) tels Judith, Élie, Noémie, Sarah, Daniel et d'autres, et surtout les deux jumeaux Gabriel et Raphaël, héros du roman, l'acceptent tout de même depuis des générations, parce que c'est comme ça, parce qu'ils

sont nés là et qu'ils ne voient pas du tout pourquoi et comment les choses pourraient être différentes.

Et ils acceptent aussi la malaïgue, "ce cancer des eaux", cette pourriture des étangs due aux excès des sécheresses, qui sévit plus ou moins chaque année selon la canicule, car elle aussi fait partie du microcosme. Leurs modestes maisons sans étages ou leurs cabanes de roseaux, dominées par une vieille tour mi-ruinée sur une ruine de falaise, leurs barques pointues aux deux extrémités, sans avant et sans arrière, donc sans notion de l'espace, à fond plat, que l'on pousse à la rame ou à la gaffe, à travers les vasières et les roselières jusqu'à la pleine eau qui n'est jamais profonde, tout cela, c'est le marais où ils sont nés, où ils mourront comme leurs pères et mères, dans l'environnement des taureaux, des chevaux et des oiseaux de mer. Et eux, êtres d'un autre monde que le nôtre, qui, même s'ils râlent, ne demandent rien à personne, vont se trouver brusquement aux prises avec l'Administration qui, remède à la malaïgue - mais est-ce bien sûr ? -, décide les transporter, on pourrait dire de les déporter, sur la terre ferme. pour donner "l'étang convoité" aux promoteurs et "aux nouvelles termitières" nées du capitalisme sauvage sous couvert de la civilisation des loisirs. Et à l'exception des jumeaux, ils vont s'en aller sans joie vers l'inconnu d'un destin inquiétant et imposé.

Mais les deux frères aux noms d'archange, n'entendent pas abandonner l'étang et Gellone, Raphaël surtout, conforté, révélé à lui-même par l'amour, pourtant éphémère, de Myriam, belle écuyère, voluptueuse et nomade, apportant au roman, dans le décor des grèves infinies et d'un palais épiscopal abandonné qui ressemble étrangement à Maguelone, la poésie initiatique que l'on trouve notamment chez Gaston Baissette ou Henri Bosco.

Que quelque vingt ans après, les Publications de l'Olivier aient décidé de rééditer Malaïgue revêt, me semble-

t-il, une importance considérable et on ne saurait trop les en féliciter. Cela atteste, en effet, des qualités intrinsèques du roman, de l'intérêt d'un récit qui aurait mérité d'être porté au cinéma et prouve que ce qui a pu être considéré comme un combat d'arrière-garde, une inutile manifestation de Don Quichotte, nous interpelle encore et peut-être plus que jamais.

Car Malaïgue n'a pas pris une ride. Certes ce qui est fait, est fait. Les polémiques ne sont plus de saison ce qui ne signifie pas que les problèmes soient réglés. En effet, après plusieurs décennies d'une civilisation tournée de plus en plus vers les loisirs (malgré les fractures sociales qui n'ont cessé de s'aggraver), de plus en plus technicienne, où la ruralité est bien obligée de trouver un nouveau visage sinon une nouvelle présence, force est de constater que le problème de l'occupation des sols et de leur aménagement est loin d'être résolu. D'autant plus que ce n'est pas seulement le pays des étangs qui est concerné maintenant, mais tout le paysage français contraint de faire face aux flux migratoires avec tout ce qu'ils représentent à la fois d'avantages mais aussi de nuisances et de destructions, de faire face en outre aux nouvelles mentalités d'une société qui ne se fonde plus sur les valeurs anciennes et traditionnelles, mais seulement sur le pouvoir et l'argent.

Nous commençons à mesurer ce que signifiait ce que l'on a détruit parce que ce qu'on a mis à la place avec trop de hâte, ne nous convient guère, et n'est pas la panacée promise, et que, restant dans l'ignorance de ce qu'il faut faire, nous marquons le pas.

Alors on ne peut que se réjouir que l'on se tourne aujourd'hui vers ceux qui ont crié dans le désert car c'est reconnaître qu'en acceptant de les entendre, on aurait peut-être pu faire autrement. C'est leur rendre justice et admettre qu'avec plus de dialogue, bien des erreurs pouvaient être évitées. Ce sont souvent les peintres, les photographes, les écrivains qui ont "inventé" les paysages et qui ont révélé les beautés de tel ou tel aspect

de l'environnement. On paie ensuite au prix fort le mépris dans lequel les administrations, les prétendus spécialistes qui ont ou qui s'arrogent le droit de légiférer, les tiennent sur des sujets importants sur lesquels il eût fallu porter "une main fragile", comme a dit, je crois, Montesquieu, où ils auraient leur mot à dire dès qu'il s'agit de la poésie des espaces et de la durée.

J'ai écrit et dit bien souvent que le pays des étangs était le gardien d'une pensée initiatique qui remonte jusqu'à "l'Odyssée". Les écrivains de ce pays nous ont montré, de Baissette à Bosco, de Peyré à Bosc, sans oublier Mistral, que cette initiation vers une vie apaisée, vers un temps "placide", est toujours l'œuvre d'une femme. Qu'elle soit la Geneviève de L'Étang de l'Or ou la Myriam de Malaïgue, elle nous ramène à une civilisation matriarcale, à un nouveau règne d'Athéna puisque les hommes d'aujourd'hui ne semblent plus capables d'assumer seuls leurs responsabilités.

C'est un grand honneur pour moi de présenter cette réédition de Malaïgue à laquelle je souhaite bien sûr un franc succès. Mais c'est aussi une joie profonde, celle de constater que le livre d'un ami n'entre pas dans l'oubli car nous avons besoin de lui dans le débat d'aujourd'hui qui n'est pas près de sachever. Si une vraie table ronde s'ouvre un jour à propos de ce qui reste du pays des étangs, Pierre Bosc devrait y prendre place, en toute justice, pour y attiser ce feu des eaux qui ne sont point mortes, et qui ne saurait s'éteindre.

ANDRÉ VINAS
Mas Catherine,
juin 2001